

Everest
De passage

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

La Chevelure de Bérénice suivi de *Les Falaises*, 2011

DANS LA COLLECTION « THÉÂTRALES JEUNESSE »

Jojo au bord du monde, 2007

Yaël Tautavel ou l'Enfance de l'art, 2007

Une chenille dans le cœur, 2008

Létée, 2011

Un chien dans la tête, 2013

Stéphane Jaubertie

Everest

De passage

éditions
THEÂTRALES

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Direction éditoriale : Pierre Banos et Jean-Pierre Engelbach.

Dans le cadre de son action culturelle, la SACD soutient l'édition de cet ouvrage.



© 2013, éditions Théâtrales,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-620-6 • ISSN : 1760-2947

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique d'*Everest* ou de *De passage*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Everest

Personnages :

FILS

PÈRE

MÈRE

PÈRE.- Aïe !

FILS.- Papa ? Qu'est-ce qu'il y a ?

PÈRE.- Je... je ne sais pas.

FILS.- Là ! Un serpent !

PÈRE.- Où ?

FILS.- Il a disparu.

PÈRE.- Comment était-il ?

FILS.- Rouge. Papa, ça va ?

PÈRE.- Sors de la forêt.

FILS.- Et toi ?

PÈRE.- Il ne faut pas que je bouge. Sinon le venin viendra trop vite au cœur.

FILS.- Et après ?

PÈRE.- Il faut que tu partes.

FILS.- Pour aller où ?

PÈRE.- Là où finit la forêt.

FILS.- Papa, je ne sais pas où finit la forêt. Je ne la connais pas. Il n'y a que toi qui la connais.

PÈRE.- Il faudra pourtant que tu en sortes avant la nuit. Maintenant, je ne vais plus bouger.

FILS.- Et si je me perds ?

PÈRE.- Suis le soleil, et tu t'en sortiras. C'est tout ce que je peux te dire. Maintenant, je ne vais plus parler.

Je suis parti, en laissant mon père derrière moi. Dans la forêt, j'ai couru. J'ai couru derrière le soleil jusqu'à ce qu'il se couche. Et je me suis perdu.

FILS.- Papa. Papa !

Je venais de perdre mon père. Pour la première fois.

Je ne sais pas quoi faire. J'ai perdu mon père, et je ne sais pas quoi faire.

M'arrêter ? Là, où je suis, quelque part dans la nuit ?

Dormir, pour oublier ?

Ou marcher encore pour sortir au plus vite, au risque de m'enfoncer plus profond dans la forêt ?

Aller là où elle finit. Elle est immense. Mais elle doit bien finir quelque part.

Je ne sais pas. J'ai froid.

Il n'y a pas de lune.

Mon père. A-t-il froid, lui aussi ?

Lui et moi, ensemble perdus seuls, chacun quelque part.

Peut-être qu'il appelle en ce moment ?

Peut-être qu'il appelle, et que je ne l'entends pas ?

Quelqu'un l'a-t-il entendu ?

Ma mère. Elle doit être morte d'inquiétude.

Elle doit s'en vouloir. À chaque fois qu'elle lui crie après, mon père s'en va dans la forêt.

Mon père m'a dit une fois qu'avec ma mère, ils formaient un couple équilibré.

Ma mère a du caractère, et mon père, la forêt.

VOIX DU PÈRE.- Ma cathédrale à ciel ouvert.

Parfois, je le suis. Quand ma mère va trop loin.

Quand elle dit qu'un de ces jours, elle va faire sa valise, si ça continue, qu'elle en a marre de se tuer au travail, et d'avoir sur le dos un homme qui n'est même pas un homme, et qu'on verra combien il tiendra sans elle, et, qu'après, ce sera pas la peine de faire le numéro des pleurs, qu'elle sera bien loin, oh là là, qu'elle aura refait sa vie de femme, au soleil, avec un homme qui, lui, sera vraiment un homme.

Quand elle va loin, comme ça, je suis mon père, dans les bois.

Dans les bois, on ne parle pas. C'est l'endroit qui veut ça.

Être en forêt, c'est se faire feuille, branche, fougère, et surtout se faire silence.

Des heures, on se perd dans cette forêt qu'il connaît par cœur. Puis on retrouve ma mère. La forêt leur a fait du bien, à tous les deux.

Dormir. Je suis à bout de forces, mais je n'y arrive pas. Trop froid.

Une douche bien chaude, voilà ce qu'il me faudrait. Sur le visage, l'eau qui coule. Froide. Il pleut.

*La pluie résonne dans la cathédrale de mon père.
Dans la nuit profonde, je reste là, adossé à un arbre, trempé jusqu'aux os. Je n'irai pas plus loin. Le froid pénètre jusqu'à la vie. Alors c'est ici que je vais disparaître ?*

Par une nuit, perdu dans un labyrinthe ?

C'est comme ça, la fin ? Seul, et d'un coup plus rien ?

On ne me retrouvera pas. J'ai essayé de m'en sortir seul, et je me suis perdu. Cette forêt est immense, on ne me retrouvera pas, je le sais, comme je ne retrouverai pas mon père.

VOIX DE LA MÈRE.- *Qu'est-ce que tu veux ?*

Je voudrais que le soleil se lève maintenant, au milieu de la nuit.

Il n'y a pas de lune. J'ai envie de pleurer.

D'un coup, tout pleurer : la perte de mon père, la douleur de ma mère, mon corps qui gèle, ma trop courte vie, mais aussi le soleil disparu, et cette pluie qui change la terre en boue.

J'ai tout pleuré d'un coup. Ça fait un bien fou. Il pleuvait toujours sur la forêt profonde. Il n'y avait rien à voir. Même le sommeil, je ne l'ai pas vu me prendre.

Quand j'ai ouvert les yeux, la pluie était partie tomber ailleurs.

(Quelques bruits dans le silence.)

VOIX DU PÈRE.- *Tu entends ? Ce sont les arbres qui s'étirent.*

À perte de vue, la forêt. Au-dessus, le soleil. Le suivre, et la traverser. Allez, avance.

La terre est gorgée d'eau. À chaque pas, on s'enfoncé un peu plus, et derrière chaque pas, le chemin se referme. La forêt change de visage. La voilà marécage. De l'eau bientôt jusqu'à la taille. J'ai froid. Je ne sens plus mes jambes, et pourtant, parmi les arbres, j'avance droit... vers une île ! Là, devant ! Il y a une île derrière les arbres... non, ce n'est pas une île, c'est comme une petite colline, un petit peu de terre pas encore immergée. Sortir de l'eau, monter dessus. Allez. De là-haut, on verra peut-être où finit la forêt. Elle doit bien finir quelque part.

Sors de l'eau, et grimpe sur la colline. Mais la terre s'est changée en boue. Je m'accroche à une branche. Je n'ai plus beaucoup de forces, mais c'est encore trop pour elle. Ça casse, et je glisse. Aïe !

De passage

« J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir. »

Victor Hugo

Personnages :

LE FILS

LA MÈRE

L'ACTEUR

LA MORT

LE MILAN NOIR

LA FEMME

L'hiver

LE FILS.- Dis.

LA MÈRE.- Oui.

LE FILS.- Là, je suis mort ?

LA MÈRE.- Non, mon chéri.

LE FILS.- Et toi, tu es morte ?

LA MÈRE.- Non. Dors.

LE FILS.- Tu y vas ?

LA MÈRE.- C'est l'heure.

LE FILS.- Pas déjà.

LA MÈRE.- Il faut que j'y aille.

LE FILS.- Un peu, reste. Le temps que je m'endorme.

LA MÈRE.- Je vais être en retard.

LE FILS.- Quand je me réveillerai, tu seras là.

LA MÈRE.- Comme tous les jours.

LE FILS.- Pas comme tous les jours. Un jour, je me réveillerai, et tu ne seras pas là.

LA MÈRE.- Pourquoi dis-tu ça ?

LE FILS.- Parce que c'est vrai. Reste.

LA MÈRE.- Je devrais être déjà partie.

LE FILS.- Et si demain... je ne me réveille pas ?

LA MÈRE.- Ne dis pas des choses comme ça.

LE FILS.- Maman.

LA MÈRE.- Oui.

LE FILS.- Tu savais qu'il y a des fleurs même en hiver ? À l'école, on l'a vu.

LA MÈRE.- Tu me diras ça demain.

LE FILS.- Maman.

LA MÈRE.- Je vais être en retard à l'hôpital.

LE FILS.- La lumière, tu la laisses.

LA MÈRE.- La lumière, tu n'as jamais dormi avec.

LE FILS.- S'il te plaît.

LA MÈRE.- Si je la laisse, tu ne vas pas dormir.

LE FILS.- Celle du couloir, juste. Elle se glissera sous la porte, et ce sera bien.

LA MÈRE.- D'accord. Je ferme maintenant. Bonne nuit, mon fils.

LE FILS.- Au revoir.

Il faut que je te dise. Il n'y a que trois jours importants dans la vie d'un homme :

Hier, aujourd'hui, et demain.

D'où tu es, si tu regardes bien, tu peux voir dans le noir.

Tu peux voir l'enfant seul, dans son lit.

Regarde. Tu verras qu'il ne dort pas.

Il a les yeux ouverts et, dans ses yeux, il y a des images.

Ce soir, comme tous les soirs, sa mère est partie.

En attendant son retour, il pense aux jolies choses, et le sommeil le prend.

Au matin, elle est là, assise au bord de l'enfant. Et c'est un nouveau jour qu'elle apporte.

Mais ce soir, il ne dort pas. Il a des images.

Tellement, qu'il se lève.

Vois comme il se lève.

Dis-toi qu'il va vers la lumière qui l'attend derrière la porte.

Ouvre.

Dans le couloir, personne. Que lui et la lumière.

Un couloir, c'est fait pour être traversé. Alors il le traverse.

Au mur, il y a les photos.

Les souvenirs, l'enfant passe devant sans les regarder.

Sauf celui du bout. Son préféré.

On voit une femme, les mains sur son ventre rond. Elle a les yeux pleins de promesses.

C'est sa mère, qui bientôt va donner la vie.

C'est un souvenir dont il ne se souvient pas, mais il sait que c'est le temps du bonheur, encadré au mur.

Voilà déjà la porte d'entrée.

On met ses chaussures, et par-dessus le pyjama, son manteau.

Nous voilà dehors.

C'est la nuit. Il gèle à pierre fendre.

On voit l'air entrer dans les narines de l'enfant, emprunter les vaisseaux, descendre dans la poitrine, se fondre dans le sang jusqu'au cœur.

Frissonne.

Ferme son manteau d'abord, ferme la porte ensuite.

Un instant, les fleurs de l'hiver lui viennent.

Perce-neige, nivéole, primevère.

Il part.

Regarde-le marcher, la nuit, vers l'hôpital où se trouve sa mère, à l'autre bout de la ville.

Il n'y a que toi qui le vois. Pour les autres, c'est aussi la nuit, alors ils dorment.

C'est seul qu'il traverse la nuit des autres.

Aster, mimosa, véronique de Perse... neige, nivéole, primevère.

Il se dit que les fleurs, à peine on les nomme, que déjà elles s'effacent.

L'hôpital.

On y est.

Un cube immense et blanc.

Le voilà devant.

Tiens. Sur le côté, il y a comme un petit nuage. Tu le vois ?

On dirait de la fumée.

Oui. Et dans la fumée, pousse une forme.

Une bête. Une bête, avec de la fumée autour...

Elle marche le long du mur.

Attends.

Ce n'est pas une bête, c'est un manteau.

Un manteau en peau de bête. Oui, c'est ça. Un manteau en peau avec une femme dedans.